

Hammaguir

La base oubliée de l'aventure spatiale française

Qui se souvient qu'avant Kourou, il y eut Hammaguir, fondée en 1947 en Algérie ? C'est dans cette « base secrète » du Sahara, avec le renfort de techniciens et d'ingénieurs du III^e Reich, que la France connut ses premiers succès spatiaux.

Tout le monde est à son poste. Les observateurs installés aux points distants de télémétrie, les équipes constituées pour récupérer les débris, et dans le bunker de tir, l'officier qui s'appête à appuyer sur le bouton de mise à feu. Derrière lui, un ingénieur compte en silence : "Zehn, neun, acht, ..., drei, zwei, eins, jetzt !" La fusée s'élance vers le ciel. Le grondement fait se lever la tête des gazelles sur l'immense plateau désertique. Nous sommes le 22 mai 1952. La fusée Véronique lancée depuis le champ de tir d'Hammaguir atteint l'altitude de 70 km. Un succès ! Etrangement, sur cette "base secrète" française d'Algérie, on entend beaucoup parler allemand parmi les congratulations qui s'échangent... La base spatiale, qui semble surgie comme un mirage du Sahara, est installée sur un vaste plateau, hamada en arabe. L'oued voisin s'appelle Guir. En contractant les deux mots, les Français ont forgé ce nom : Hammaguir. Le site a été créé de toutes pièces quelques années plus tôt, en 1947, après les premiers tirs de fusée à Colomb-Bechar. Les premières Véronique ayant une fâcheuse tendance à aller où elles voulaient, les ingénieurs s'étaient convaincus qu'il fallait construire une base plus au sud, sur un plateau caillouteux.

Dans les années 1950, la "base-vie" d'Hammaguir permet une existence confortable, à une centaine de kilomètres de la "base-guerre" de Colomb-Bechar, où vivent les familles des civils à proximité du Centre interarmées d'essais d'engins spéciaux (CIÉES) et des casernements. Les années héroïques pendant lesquelles il fallait interrompre les essais pendant les grandes chaleurs, prendre garde aux araignées et aux vipères à cornes sont oubliées. Hammaguir dispose de 70 chambres climatisées, d'une piscine, d'un cinéma en plein air, d'un terrain de sport. On a même planté des arbustes dans ce sol ingrat ! Il n'est pas jusqu'à la gastronomie qui manifeste la continuité territoriale entre la métropole et l'Algérie : le boulanger d'Hammaguir cuit son pain comme à Vernon — où le Laboratoire de recherches balistiques et aérodynamiques (LRBA) conçoit les fusées — et on sert à la cantine une potée auvergnate sans doute redoutable par une température saharienne !

Cette vie en vase clos est heureusement tempérée par des séjours à Colomb-Bechar, où techniciens et militaires peuvent assister aux concerts de l'orchestre de jazz, se baigner dans les piscines soumises à des horaires correspondant à la hiérarchie des grades, faire une visite dans les inévitables bordels pour soldats, ou aller se distraire "Chez Fifine", célèbre boîte de nuit et maison close où de hauts gradés n'hésitent pas à se produire avec leur accordéon : "Si tu n'as pas vu Fifine, tu n'as rien vu de Bechar."

Mais ces ingénieurs allemands, que font-ils là quelques années seulement après la fin de la guerre ? Pour comprendre, il faut remonter le temps. Jusqu'au début de l'aventure spatiale française, encore émaillée de pages blanches et d'oublis. A-t-elle un début, cette aventure ? Disons qu'elle commence comme dans le roman de Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, quand le jeune officier d'artillerie Jean-Jacques Barré et son mentor visionnaire, l'ingénieur et constructeur d'avions Robert Esnault-Pelterie, rêvent de voyage spatial à la fin des années 1920. Comme les

personnages "incomplets" de Jules Verne, Esnault-Pelterie porte sur son corps les marques de dangereux essais : une explosion lui a emporté quatre doigts d'une main. Le jeune artilleur Barré imagine à cette époque un "obus-fusée" dont la vitesse et la portée doivent dépasser de loin celles d'un obus ordinaire. Mais les experts de l'artillerie jugent le projet de Barré sans intérêt et le renvoient à sa commission des poudres. Contrairement aux nazis qui prennent très au sérieux la *Verein fur Raumschiffahrt*, l'Association allemande pour le voyage dans l'espace qui vient de lancer une petite fusée jusqu'à une hauteur de 18 m et dont l'un des membres est un certain Wernher von Braun, le père des futurs missiles V1 et V2.

LES REVES SPATIAUX DE BARRÉ

Paradoxalement, c'est après la défaite de 1940 et sous l'occupation allemande que Barré peut mener les essais d'une fusée qu'il baptise Éole, ou EA-41. Un énigmatique Service central des marches et de surveillance des approvisionnements, dont la dénomination innocente dissimule la reconstitution clandestine de la Section technique de l'artillerie, lui passe commande de vingt-deux "gazogénérateurs" imaginaires. Installés dans un atelier du quartier populaire de la Croix-Rousse, à Lyon, Barré et son équipe mènent des essais statiques au fort de Vancia, puis au camp du Larzac. Essais assez encourageants pour qu'ils puissent envisager un essai en vol. C'est impossible en métropole, même en zone libre, mais le polygone de tir de Béni-Ounif, en Algérie, donne toutes les garanties de tranquillité. Ce site où l'armée expérimentait des armes chimiques est inutilisé depuis l'armistice. Manque de chance : alors que fusée et pas de tir sont en cours d'acheminement vers Oran en novembre 1942, les Alliés débarquent en Afrique du Nord et les Allemands envahissent la zone libre. En morceaux de part et d'autre de la Méditerranée, Éole ne peut pas s'envoler...

Fin 1943, les Alliés s'inquiètent et veulent en savoir davantage sur les armes secrètes de Hitler, les fameux V1 et V2. On plonge alors en plein roman d'espionnage : Barré, entré dans la Résistance, fait dessiner les plans d'EA-41 par la fille de son adjoint, agréée de 17 ans, et les envoie à Londres sous forme de microfilms. Mais les membres de son réseau sont arrêtés et son chef déporté. Barré lui-même n'est pas inquiété, un de ses supérieurs ayant prétendu qu'il était un mythomane rêvant de vaisseau spatial... Sur une photo prise deux ans plus tard, en mai 1945, l'ingénieur pose devant l'énorme section d'un V2 : en comparaison, EA-41 ressemble à un jouet d'enfant ! Envoyé en mission en Allemagne avec le chimiste Henri Moureu à la base de Peenemünde et à l'usine Mittelwerk du camp de concentration de Dora où étaient assemblées les V2, il découvre, atterré, l'irratrapable avance technologique des nazis. Mais aussi ces tunnels où travaillèrent, vécurent et moururent des milliers de déportés⁽¹⁾...

Comme les États-Unis et l'URSS, la France entend s'approprier la technologie des nazis. Dans les couloirs des hôtels où l'on a regroupé savants et techniciens du Reich, les espions des différentes puissances jouent à cache-cache pour les racoler. Pour les convaincre de travailler pour la France, tous les arguments sont bons. Leur sont proposés des avantages en nature (quatre stères de bois, 4 kg de viande, 400 g de fromage, 15 l de vin), un logement décent, la sécurité sociale, la permission de faire venir la famille, un salaire équivalant à celui des Français... Et pourvu qu'ils soient compétents, peu importe leurs opinions politiques. Sur les fiches individuelles, la case concernée reste vide : rares sont ceux qui avouent avoir appartenu au parti national-socialiste, même si c'était obligatoire quand on travaillait à Peenemünde... L'examen d'entrée consiste à dessiner de mémoire un moteur de V2. Aux ingénieurs, aux techniciens qui ont conçu ces

missiles, on demande maintenant de construire de petites fusées pour former les ingénieurs français, ce qui ne manque pas de provoquer leurs moqueries. Ils sont espionnés par des femmes de ménage sarroises qui rapportent qu'untel a entonné devant elle un chant nazi — sans doute par provocation.

Vainqueurs hier, vaincus aujourd'hui, ils ne sont pas toujours disposés à transmettre leurs connaissances. Puis ils se piquent au jeu et se fondent dans les équipes françaises. Finalement, une soixantaine de familles allemandes s'installent à Vernon, dans le bois de la Madeleine, voisin du LRBA qui vient d'être créé. Elles vivent en autarcie dans des préfabriques que leurs enfants appellent *Buschdorf*, le village de la brousse, à la fois surveillées et protégées de l'hostilité de la population. Au début, le car scolaire des "Boches de la Madeleine" est parfois caillassé. Reste que les T. A. (pour travailleurs allemands) apportent une contribution essentielle à la naissance de la fusée-sonde Véronique — Ver(non) (Electr)onique puis à celles du lanceur Diamant et même du moteur Viking de la fusée Ariane. Rien d'étonnant donc si, comme le rapporte un ancien du LRBA, "*on entendait beaucoup parler allemand à Hammaguir*". Au Laboratoire de recherches balistiques et aérodynamiques, créé en 1946 à Vernon, on concevait, usinait, testait les moteurs au banc fixe. Au Centre interarmées d'essais d'engins spéciaux — notons qu'il n'est là ni question de l'espace ni d'un usage civil des fusées ! — on lançait les fusées et l'on recueillait les données du vol. Comme ce 22 mai 1952 où Véronique est finalement lancée avec succès.

Cette même année, les essais de lancement d'Éole sont un échec et le programme est suspendu. Jean-Jacques Barré continuera ses recherches sur les propulsions nucléaire et ionique. La base d'Hammaguir, elle, s'apprête à prendre plus d'importance encore... En 1957, l'URSS lance Spoutnik 1 et l'Année géophysique internationale consacre l'étude de la planète depuis l'espace grâce aux fusées et aux satellites. L'année suivante, le général de Gaulle arrive au pouvoir et entreprend de restaurer « *la grandeur de la France* ». Hammaguir fait partie du grand récit national. Elle va bénéficier de tous les moyens pour y figurer en bonne place. "*On avait des tas d'avions*", se souvient le général Aubinière, qui a dirigé le site en 1957. De fait, dans ces années où s'engage la course à l'espace — les États-Unis lancent leur programme de vols spatiaux en 1958, l'URSS envoie le premier homme en orbite en 1961 — on ne refuse rien au complexe LRBA-CIEES. Air France ouvre une Orly-Hammaguir-Casablanca. De la "*base secrète*", comme la décrit en 1959 Paris-Match photos interdites à l'appui, décollent vers l'espace le rat Hector, puis la chatte Félicitte, la guenon Martine... et le premier satellite français A1 Astérix sur un lanceur Diamant.

NÉGOCIATIONS AUX ACCORDS D'EVIAN

En 1965, la France devient la troisième puissance spatiale mondiale. Le général de Gaulle veut par ailleurs que la France ait sa force de dissuasion. Hammaguir est un de ses trois points d'appui avec In-Ekker, le site d'essai nucléaires, enfonce plus profondément dans le Sud-Sahara et B2-Namous, près de Béni-Ounif, où des armes chimiques seront expérimentées longtemps après l'indépendance de l'Algérie et en collaboration avec son gouvernement.

La base d'Hammaguir est remise à l'Algérie en 1967. Quelques mois plus tôt, dans un numéro de 1966, le journal Tintin publiait une vue générale en écorché, avec toutes ses installations. Vision trompeuse, car elle figeait ce qui était un chantier permanent. A Hammaguir, on n'a cessé de bâtir et de transformer en fonction des programmes. Sur un reportage des années 1960, pendant quelques secondes, on entrevoit les restes d'un pas de tir, ferraille rouillée qui témoigne d'essais

anciens, des fusées Éole de Barré peut-être. On ignore ce qui s'y passe aujourd'hui. Les bâtiments, les portiques de lancement sont toujours visibles sur les images satellites, mais aucune fusée ne s'élance vers le ciel. Kourou ouvert, on oublia vite Hammaguir. Les anciens de la base échangent désormais des photos sur les réseaux sociaux, des souvenirs tantôt d'ennui pendant les longues heures de tour de garde, tantôt imprégnés de nostalgie. Loin d'Hammaguir, sur la partie abandonnée du cosmodrome de Baïkonour, des enfants kazakhs jouent parmi les étages de fusées et les tuyères abandonnées. L'aventure spatiale ne s'embarrasse pas de nostalgie.

MICHEL BERETTI est l'auteur de *La base spatiale d'Hammaguir* (Observatoire de l'espace/Cnes), avec Jérôme Lamy et Elise Parré.

(1) Écouter notre podcast "Le camp de Dora, la face sombre de l'épopée spatiale" : <https://bit.ly/3hiTXEx>